

Théories. Nouvelles frontières

Bernard Elissalde

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021988ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021988ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elissalde, B. (1988). Théories. Nouvelles frontières. *Cahiers de géographie du Québec*, 32(87), 355–356. <https://doi.org/10.7202/021988ar>

THÉORIES, NOUVELLES FRONTIÈRES

par

Bernard ELISSALDE

EspacesTemps, B.P. 117, 75463, Paris, Cedex 10

Le libre échange de contributions entre les deux rives de l'Atlantique a suscité un foisonnement d'idées qu'il est difficile de résumer en quelques lignes. On peut cependant dégager un grand point de consensus et quelques axes principaux. L'ensemble des auteurs s'accordent pour reconnaître que les vingt années écoulées marquent l'entrée de la réflexion épistémologique dans notre discipline. Mais si l'on se pose des questions théoriques, le moins que l'on puisse en dire, et là réside l'intérêt du colloque, c'est qu'elles passent par une grande diversité des approches auxquelles répondent des solutions tout aussi divergentes.

Un premier niveau de différenciation des textes se situe dans le choix du cadre conceptuel, ou de ce que J.B. Racine appelle le « référentiel théorique » dans lequel s'insère la géographie. Que l'on fasse explicitement référence à la philosophie humaniste comme J.B. Racine, J.P. Ferrier ou C. Raffestin, ou que l'on milite comme A.S. Bailly pour une géographie des représentations qui serait « délibérément idéaliste » ; que l'on penche plutôt pour un néopositivisme comme C. Pouliot et R. Brunet qui dénoncent une géographie qui tombe dans l'affectif et l'émotionnel ; ou enfin que les textes soient marqués par l'influence du marxisme comme ceux de D. Harvey et A. Scott ou C. Kesteloot, ces prises de position sont connues et nous ne nous y attarderons pas. La nouveauté viendrait plutôt de l'affaiblissement des carcans dogmatiques à l'intérieur de chaque courant. C'est le constat fait par R. Brunet : « il n'y a plus d'école », que l'on peut illustrer par le choix de méthodologies divergentes dans la production des connaissances à l'intérieur d'un même courant. D'un côté, J.P. Ferrier et A.S. Bailly plaident pour une approche holistique et, de l'autre, J.B. Racine, à la suite de R. Boudon, insiste sur l'importance de l'individualisme méthodologique.

Ces différences dans la façon d'aborder les problématiques en géographie introduisent une deuxième série de problèmes soulevés dans les contributions : la question de la scientificité de la géographie. Autour de ce point gravitent une série de plaidoyers et de remises en cause. C'est d'abord R. Brunet qui insiste sur l'importance de la rigueur scientifique. Ce sont également C. Pouliot et C. Raffestin qui suggèrent une révolution dans les modes de penser des géographes en séparant connaissances et production scientifique. Le renforcement de la scientificité passe par le rejet de certains modèles épistémologiques, en particulier de la perspective kuhnienne dont le transfert aux sciences sociales aurait amené une déformation de la pensée de l'auteur et dont le schéma en paradigmes successifs ne répondrait qu'imparfaitement aux interrogations actuelles de la géographie (V. Berdoulay, O. Soubeyran et P. Claval).

Les solutions pour renforcer la scientificité de notre discipline permettent de séparer, sans forcément les opposer, les tenants de la pluralité des discours géographiques et ceux attachés à la totalité disciplinaire.

Parmi les premiers on trouve O. Peña qui parle des « Sept piliers de la géographie » ou encore V. Berdoulay qui insiste sur la discursivité de la géographie et sur la nécessité d'y développer des genres par analogie avec les genres littéraires. C'est un souci au contraire de « recentrage », en misant sur le renforcement de l'autonomie disciplinaire permettant ainsi à la géographie de forger ses propres interrogations, qui anime les tenants de la totalité disciplinaire. Ce courant souligne le besoin indispensable de construire une théorie unificatrice, de s'appuyer sur des « noyaux durs » (J.B. Racine) ou de se doter d'une totalité organique (C. Raffestin). Ce dernier préconise la recherche d'un statut ontologique comme préalable pour une géographie désirant accéder au statut de « science normale ». Ces démarches pour bâtir un univers théorique autonome vont amener certains auteurs à s'interroger sur les fondements éventuels de la discipline : C. Raffestin parle de « géographicités » de l'individu ; J.P. Ferrier de l'être-au-monde de l'homme ; O. Soubeyran d'imaginaire disciplinaire.

Enfin, un certain nombre de contributions se terminent par des propositions d'action ou proposent des axes de recherche. Là aussi des consensus se dégagent, notamment autour du territoire comme projet disciplinaire (L. Deshaies et J.P. Ferrier, notamment), ce dernier affirmant que « la crise qui démarre en 1973 rend à la connaissance territoriale toute son importance sociétale ». De même en ce qui concerne la formation des concepts, O. Soubeyran et P. Claval insistent sur la façon dont les idées nouvelles naissent c'est-à-dire sur les procédures de découverte du savoir. Ce rapport se terminera sur le projet le plus ambitieux et le plus global, celui de J.P. Ferrier : bâtir une nouvelle géographie classique ; classique parce que se rattachant au questionnement fondamental des géographes sur le monde actuel.